

Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser

« Poème, je et autre »



Janvier 2016

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.
www.enpasseeanalytique.com

Comme un regard qui s'élance à l'assaut de sa destination, le « penser de l'autre » n'en finit certainement pas de faire parler, ou du moins de questionner. Dans le « je te vois », quand le participant au jeu de cache-cache découvre l'autre participant se croyant à l'abri de toute découverte dans sa cachette, l'acte du regardant fait constitution à lui de cet autre. Non pas qu'il ne semblât pas exister, même absent aux yeux des autres que lui, mais la locution le fait naître dans la langue de la finalité relationnelle, ici du jeu. Il devient l'autre découvert, vu et nommé. Cet acte de langue marque d'ailleurs la fin du jeu, ou du moins d'une séquence, mais signifie surtout que les rôles sont distribués. Le caché devient le vu, et le cherchant devient le découvrant. En parlant, il absout les limites du connu et de l'inconnu ; il nomme ce qui existait sans existence dans la sphère du directement accessible. N'est-ce d'ailleurs pas là, la fonction de la langue que de pouvoir faire vivre à la représentation, à l'accessibilité de l'un et ce, en dehors de toute appropriation directe des sens ? L'autre est un fait de langage, un fait d'un positionnement de l'un quant à sa situation au monde. Qui est donc cet autre pour le « Je » ? Un autre que lui, ou bien alors un autre à lui ? Si le principe de différence ne semble pas faire de doute sauf à présenter tous les signes du déni pathologique, l'altérité s'installe comme faisant émergence au réel. Mais de quel réel parlons-nous quand nous abordons l'univers de la poésie ? S'agit-il du réel de l'artiste avec son cortège de signifiants qui font échappement à la seule raison, ou bien du réel du lecteur déjà sur ses rives de la représentation ? Ne devrions-nous pas nous interroger sur la nature même du poète ? Cette femme, cet homme est nommé poète, tant par la forme de son message que par le contenu. Il ne semble pas produire un récit logique, où s'articuleraient personnages et histoire dans le but de tramer un sens plus ou moins logique. Il ne réalise pas une production scientifique ou historique ; il ne commet pas non plus un propos tendant à valider un champ conceptuel donné. Et pourtant le poète est à la fois tout ceci et toute autre chose. Son poème et l'ensemble de son œuvre semblent qualifiés de poétiques au nom des canons de la structure, versets, strophes et rimes.

Mais n'est-ce pas aussi à cause des chemins de traverse au sens du réel que prend l'artiste qui lui vaut d'être oint du titre de poète ? Il ne raconte pas une histoire des autres, et ce, même s'il en parle, mais il se raconte d'une rencontre à un lui qui ne peut d'ailleurs que faire trace à la dialectique de l'altérité. Jean Ferra chantait que « le poète a toujours raison » (1). N'est-ce pas ici l'invitation à une raison autre que celle d'une logique aveugle des sens ; d'une logique qui ferait le linceul de la pensée ? La langue du poète prend les chemins d'une invitation au dévoilement de la pensée, où les mots et versets se laissent

tournoyer comme les feuilles d'Automne. Il ne décrit pas, mais comme Munch, il crie, il hurle des mots qui s'assemblent non en histoire de fait, mais bien en fête d'histoire. Comme le frêle esquif qui ne manque pas de chavirer dans la tempête, le poète se laisse chahuter au gré de ce qui peut nous sembler comme le conflit entre le moi et l'idéal du moi. Parle-t-il d'amour ou de désespoir, de recherche ou d'abandon, qu'il invite toujours l'autre, c'est-à-dire nous, le lecteur, au compas d'une folle aventure à nous-mêmes, sur les étendues et, de nos désirs, et de notre quête à l'identité ? Il parle et il parle ou plutôt il se laisse parler. Il devient au fil des vers, le fil d'Ariane d'une rencontre à cet essentiel que lui seul semble approcher. Ce ne serait pas tant le poème qu'il conviendrait de lire et de comprendre que la nature de ce qui résonne et arraïonne en nous de cette liberté au voyage de l'esprit. N'en devrait-il pas être de même dans la rencontre de ce que livre l'analysant au cœur de l'expérience analytique ? N'est-il pas en quelque sorte le poète maudit d'un récit qu'il écrit et livre en attitudes souvent surréalistes durant la libre association de parole ? S'il ne cherche pas la rime la plus à même de rendre le son de sa pensée, il étoffe au fil des séances la trame d'un discours qui ne le dit pas, mais qui le fait en dire. D'une parole qui s'égrène, s'extirpant de la gangue du refoulé pour venir faire jaillissement de désir et de manques à celui en place de recevoir, ce poème d'un au-delà. À cet autre, partenaire de l'affrontement au dévoilement qu'est l'analyste, il s'offre comme poème dont les versets ne seraient pas plus troubles qu'une autre poésie.

Si l'acte d'écrire peut faire catharsis, l'acte d'identification du voilement ne peut appartenir qu'à cette scène analytique. L'offrande de la parole se met en place pour un autre présent dans le cabinet, mais parce qu'il peut dresser la partition du sens, celle de l'inconscient. Pour une parole donnée à cet autre en substitution à tous ces autres qui manquent et à qui il s'adresse en fait, sans le savoir, du moins au début de son analyse. Certes, l'analysant ne fait œuvre de poète au sens où il n'écrit pas consciemment de la poésie, mais son acheminement à son fondement existential (2) le pose dans le champ d'une écriture singulière, celle du tréfonds. N'est-il pas alors cet autre à lui-même ? D'un autre, non pas comme autre à lui, mais comme autre de lui. Au travers de toutes ces paroles qu'il offre sur la scène analytique, il se construit dans la connaissance révélée d'une autre facette de ce qu'il pouvait auparavant connaître de lui-même. Arrivé comme objet de ses symptômes, il se gratifie au fil des rencontres avec la langue du dévoilement comme partie de sujet de l'inconscient. Son identité primordiale, non celle signée ou saignée des souffrances, mais celle d'une reconnaissance à l'essence, de celle qui le fonde comme ce qui en est du « est » (3), se forge au prix de l'identification des signifiants. De tous ces autres, avec lesquels il fonctionna, le plus souvent au détriment de son ipséité, il finit par

en entendre de l'autre même. L'autre ne se marque plus alors de la seule différence entre humains, mais d'un savoir, celui qui fonde la relation du Je/Tu. Ces déterminants ne se parlent plus comme caractérisant des objets, mais comme la lecture de l'identité d'une fonction, celle de la relation. Le « Je » n'est plus seulement la part la plus parlante du moi, mais bien cette relation au « Tu ». Le « Je » se fait car il appelle déjà le « Tu », qui ne serait exister d'ailleurs que pour cette identité nommante. Le « Tu » est un fait de langage du « Je », et en ce sens qu'il parle de ce qui s'imprime avec le « Je ». Si le « Tu » appelle le concept d'altérité, il n'en nomme pas moins la qualification même de cette altérité pour le « Je ». Quand le « Je » parle de cet autre que lui-même, c'est de son champ de représentations et des surfaces spécifiques de projections, qu'il conviendrait de décoder, c'est-à-dire de dévoiler. L'analysant, qui par exemple s'épanche sur la relation qu'il entretient avec un collègue à son travail, pour signaler sa difficulté à se faire accepter de sa hiérarchie, ne parle en fait que de ce qui le fonde quant au gradient de son identité. Sa difficulté présentée serait celle de l'incompréhension d'un autre que lui, la non-reconnaissance de son travail, de sa valeur. Alors qu'il s'agirait en fait d'identifier non ce qui est de l'autre à lui, mais de cet autre lui, de ce qui justement ne se nomme pas, ses failles identitaires. D'une identité qui dépasse la seule considération de sujet de la relation aux autres, pour l'intégration à l'identité comme objet d'une distanciation à l'« est ». D'un constat apparent, cet individu souffrirait des conséquences d'une médiocre reconnaissance dans le champ professionnel.

A ce positionner dans ce cadre, l'analyse passerait à côté de la véritable problématique, celle de l'individu comme sujet du voilement. Non au sens de sa responsabilité à la situation qu'il semble subir, mais comme directement impliquée dans ce champ de rupture que sont les failles à l'identité. Il se nomme parfois comme victime d'une dévalorisation, voire d'une non-équité ou d'une dévalorisation conséquente ; mais il ne peut se nommer rapidement comme évincé du savoir à l'« 'Αλήθεια »(4). Il conviendra pour lui d'effectuer cette translation du dit sur l'autre à un dire sur un lui en faille de langage. Comme pour l'enfant passer du : « c'est sa faute s'il ne m'aime pas » à une construction du : « que signe de moi ce besoin mortifère d'être aimé par l'autre ? ». Le besoin de reconnaissance se rattache donc à celui d'être aimé, comme il put l'être de sa mère. Cette recherche de ce qui ne peut que manquer installe l'individu dans une quête insatiable pour combler l'angoisse de perte. Le retour à l'autre est le reflet de ce manque, non de l'autre et de ce qu'il pourrait offrir, mais du manque lui-même comme source de fracture identitaire. D'un manque, non de l'autre et de ses libéralités comme jadis celles de la mère, mais du manque de l'individu à se positionner comme Je-à-lui. D'un « Je » qui, s'il existe au

monde, doit s'identifier dans ce qui fait et est relation à l'autre. L'attention devrait être portée sur ce que l'autre est pour lui, sa représentation, le lien au désir, le fonctionnement au manque. L'autre ne peut s'approprier que dans une logique de l'autre-pour-Je. Dans le déroulement du fait analytique, la libre association de parole ne peut et ne devrait le mener qu'à cette extrémité, début d'une nouvelle chaîne à atteindre. En brisant les maillons de la représentation d'une altérité coupée de la mèmeté, l'analysant peut se mener aux confins d'une approche de l'être, au sens de « l'est ». Si le dénouement des symptômes ne peut contribuer qu'à un mieux vivre de l'analysant, celui-ci ne s'accomplit réellement de son existence qu'au dévoilement de l'identité existentielle, ce : « moi-je-est ». Hélas ou heureusement il n'existe pas de repère ou de signifiant de cet état, mais force est de constater que l'individu, pourvu que l'analyste s'en soit informé et le porte comme « *ἀλήθεια* », peut s'approprier de ce dire singulier. Aux confins du non-langage, et parce qu'il ne peut y déposer de mot vivant, il se laisse entrevoir au-delà de toute sensation ou ressenti, comme un véritable acheminement métaphysique, à cette dimension à lui, le lui-être. Serions-nous au bord de ce qui serait à nommer du fait spirituel, bien plus enfoui et toutefois fondateur, que le seul fait religieux ? D'un fait spirituel, pouvant aussi intégrer le chant des croyances, et ce, quelles qu'elles fussent, pour la transcendance même du parlant, en sa qualité d'existant. L'analysant est le « est », à charge pour lui de bâtir cette rencontre. Qui, si elle ne semble pas découler du seul « *λόγος* » (5), sauf à le considérer dans son entendement tel que pouvait nous le soumettre Parménide. Le « *λόγος* » comme révélation et non pas comme acte de raison.

La rencontre avec ce « est », comme nous y invitait déjà Parménide, pourrait mener l'analysant, en digne continuation de la libre association et de ce qui s'y joue, à considérer ce fait de révélation. Le dévoilement du refoulé et le dévoilement d'une nécessaire révélation du « est » ou du « il y a » (6) marqueront à n'en pas douter le chemin de l'analysant vers un lui-même aux couleurs d'une surprise à l'essence. Porte ouverte à un questionnement sans limite et sans fin, l'acte de révélation marquerait à jamais le sillon du refus des apparences, du semblant et des normes dominantes. Le chemin à parcourir dans un au-delà du voilement, ne garantie pas l'extinction du désir ou de la jouissance, mais en fournit les moyens d'une mise en mots, d'une mise en scène d'une rétrospective amère à tout compromis au savoir.

(1) Jean Ferrat

La femme est l'avenir de l'homme

Label Temey 1975

(2) Est existentiel tout ce qui se rapporte à la façon dont le sujet existant (l'homme) éprouve son existence, l'assume, l'oriente, la dirige. Est existential tout ce qui se rapporte à la constitution intrinsèque de l'existence humaine (et non pas à ce qu'on en fait, à ce qu'on en sent, à ce qu'on en attend). Encyclopaedia universalis.

3) voir Le poème de Parménide - De la nature.

(4) Alétheia - Vérité au sens de dévoilement

(5) Logos, non plus seulement au sens de discours, raison comme le définissent Platon et Aristote, mais comme Parménide le considérait à savoir : **révélation**. Référence à Jean Bouchart d'Orval (www.jeanboucharddorval.com/resources/parmenide.pdf) et recherches personnelles.

(6) Le verbe être à la troisième personne du présent de l'indicatif en grec ancien : «ἐστί » : il est ou il y a. « Mais «il y a» est souvent préférable, afin de mieux marquer la réalité impersonnelle que nous pouvons constater chaque instant de notre vie et à laquelle se réfère la déesse. » nous dit Jean Bouchard D'Orval.

Annexe :

La femme est l'avenir de l'homme

Le poète a toujours raison

Qui voit plus haut que l'horizon

Et le futur est son royaume

Face à notre génération

Je déclare avec Aragon

La femme est l'avenir de l'homme

Entre l'ancien et le nouveau

Votre lutte à tous les niveaux

De la nôtre est indivisible

Dans les hommes qui font les lois

Si les uns chantent par ma voix

D'autres décrètent par la bible

Le poète a toujours raison

Qui détruit l'ancienne oraison

L'image d'Eve et de la pomme

Face aux vieilles malédictions

Je déclare avec Aragon

La femme est l'avenir de l'homme

Pour accoucher sans la souffrance

Pour le contrôle des naissances

Il a fallu des millénaires

Si nous sortons du moyen âge

Vos siècles d'infini servage

Pèsent encore lourd sur la terre

Le poète a toujours raison

Qui annonce la floraison

D'autres amours en son royaume

Remet à l'endroit la chanson

Et déclare avec Aragon

La femme est l'avenir de l'homme

Il faudra réapprendre à vivre

Ensemble écrire un nouveau livre

Redécouvrir tous les possibles

Chaque chose enfin partagée

Tout dans le couple va changer

D'une manière irréversible

Le poète a toujours raison

Qui voit plus haut que l'horizon

Et le futur est son royaume

Face aux autres générations

Je déclare avec Aragon

La femme est l'avenir de l'homme